

FEUILLETON DU MONDE ILLUSTRÉ

Montréal, 21 janvier 1888

PAULINE

PROLOGUE

LE MARIAGE DE LASCARS—(Suite)

LIII

L fut convenu en outre que le comte de Guibray amènerait avec lui son chirurgien, qui se trouverait ainsi sur le terrain, prêt à faire un premier pansement en cas de blessure grave.

M. de Guibray prit ensuite congé du vieillard, qui dit à Roland :

—Mon cher baron, si rien ne vous presse, voulez-vous me consacrer une heure encore?...

—J'allais vous demander la permission de ne pas vous quitter si vite... répondit Lascars.

—Ah! murmura Philippe, vous êtes bien un ami véritable! pourquoi vous ai-je connu trop tard!...

Les deux hommes passèrent dans la chambre à coucher de Philippe Talbot, qui se laissa tomber sur un siège avec accablement et reprit, au bout de quelques minutes de silence :

—Vous voyez combien j'avais raison de vous dire, au moment de votre arrivée, que ce chevalier de La Morlière m'était grandement suspect et qu'il me semblait voir en lui un ennemi. C'en était que trop vrai, vous venez d'en avoir la preuve, mais d'où provient sa haine? voilà ce qu'il m'est impossible de m'expliquer! j'ai beau chercher, ma raison s'y perd.

—Vous comparez, mon ami, répliqua Lascars, qu'il m'est parfaitement impossible de vous venir en aide sur ce point... il est certain pour moi, d'après votre conduite, que les paroles du chevalier renfermaient une insulte bien grave et bien impardonnable, mais je ne puis deviner quelle est cette insulte...

—Parce que vous ne savez rien du passé... dit Philippe Talbot, vous ignorez même, peut-être, que j'avais un frère...

—Je l'ignorais, j'en conviens... mais je serais tout prêt à jurer sur l'honneur que vous n'avez point eu, vis-à-vis de ce frère, la conduite... un peu cruelle, dont a parlé le chevalier...

—Ne jurez pas! répondit Philippe d'une voix sombre, les accusations de ce misérable La Morlière ne sont point sans fondement... ma conscience m'a reproché plus d'une fois d'avoir été, binon cruel, du moins inexorable... Je fus coupable, peut-être, mais je puis faire valoir pour ma défense des excuses qu'aucun homme juste ne refuse d'admettre...

Un étonnement très bien joué se peignit sur le visage de Lascars.

—Mes paroles vous surprennent, continua le vieillard; elles vous alarment sans doute et déjà

vous craignez d'avoir prêté trop légèrement votre appui à une mauvaise cause...

Lascars fit un geste pour protester. Philippe Talbot reprit vivement :

—Je ne veux pas qu'il reste dans votre esprit un soupçon, un doute, un nuage... je vais me confesser à vous... écoutez-moi, mon ami, et soyez mon juge...

—Je serai pour vous l'auditeur le plus attentif... murmura le baron, mais je n'ai ni le droit, ni la volonté de juger vos actions...

Philippe Talbot, sans tenir compte de ces derniers mots, commença le récit des faits que nous avons entendu Pauline raconter à Lascars pendant la promenade nocturne à laquelle nous avons assisté.

—En m'enlevant le bonheur de ma vie, mon frère Georges n'avait-il pas brisé lui-même les liens qui nous unissaient? N'étais-je pas délié de tous devoirs vis-à-vis de ce frère devenu mon ennemi?...

Telle fut la conclusion du récit de Philippe... Telles furent les interrogations adressées par lui à Lascars.

Ainsi mis en demeure, ce dernier évita de se prononcer d'une façon formelle en ces questions délicates. Sa réponse volontairement un peu va-

de la jeunesse, mais l'expérience et le sang-froid doivent lui manquer absolument.

—J'étais jadis un brillant tireur... reprit Philippe Talbot, l'épée à la main je ne craignais personne et je l'ai prouvé dans plus d'un duel... mais, depuis ce temps, les années sont venues...

—Elles ont glissé sur vous sans laisser leur empreinte... répliqua Lascars; vous êtes fort et droit comme un chêne et vos muscles sont plus que jamais d'un acier de fine trempe.

—C'est vrai, fit le vieillard en souriant, la machine est solide encore, mais faute d'exercice la main se rouille, vous le savez aussi bien que moi.

—Il est facile de la dérouiller... vous avez des fleurets, à l'hôtel, sans doute...

—J'ai des fleurets et des épées de combat...

—Je vous propose un assaut de quelques minutes...

—J'accepte avec empressement...

Philippe Talbot passa dans un des cabinets de toilette attenants à sa chambre à coucher. Il revint avec deux fleurets qu'il prit par la lame pour les présenter à son témoin par la poignée.

Le baron se mit en garde. Philippe Talbot engagea le fer.

Au bout de cinq minutes le vieillard s'arrêta.

—Ah ça mais, mon cher baron, dit-il, il me semble que voilà qui ne va pas mal, et je suis content de moi! franchement, que vous en semble?

—Vous avez, mordieu, grandement raison!... répondit Lascars, vous n'avez rien perdu... vous êtes au moins de ma force, et j'ai la plus parfaite conviction que le chevalier de La Morlière recevra demain matin la sévère leçon qu'il mérite... maintenant, mon ami, ma présence vous est inutile, et je vais prendre congé de vous...

—Déjà?...

—Dans votre intérêt même, il le faut... couchez-vous et dormez... une nuit de calme sommeil, en reposant vos nerfs, vous donnera le coup d'œil juste et la main ferme.

—Avant de songer à dormir, murmura Philippe Talbot, j'ai à m'occuper de choses graves...

—Ces choses, ne pouvez-vous les remettre à plus tard?...

—Non, mon ami, car demain, peut-être, il serait trop tard...

—De quoi s'agit-il donc?

—De mes dispositions dernières... il faut que j'écrive mon testament...

—A quoi bon? vous n'avez rien à craindre, j'en réponds sur ma vie... vous sortirez vainqueur du combat...

—Je l'espère comme vous, mais la vie de l'homme est entre les mains de Dieu... à tout événement, il est bon d'être prêt...

Lascars ne pouvait insister à ce sujet.

Il embrassa très affectueusement Philippe Talbot, et il se retira, en lui disant :

—A demain... j'arriverai le premier...

Dans le petit salon qui précédait la chambre à coucher, il trouva Sauvageon qui, tenant un flambeau à deux branches, se mit en devoir de le précéder à travers la longue enfilade des appartements de réception.

—Je ne puis te parler ici, lui dit-il tout bas, je vais t'attendre dans la rue, à cent pas de la porte



Voilà toute l'histoire, et monsieur le baron en sait maintenant aussi long que moi.—(Page 56, col 1).

gue, ne fut ni une absolution ni un blâme.

—Si les torts que vous vous reprochez sont réels, dit-il en terminant, ils ne relèvent que du tribunal de votre conscience, et personne au monde n'a le droit de vous les jeter au visage... l'agression du chevalier de La Morlière est donc inqualifiable, et le châtement de ce lâche insulteur sera juste...

—Ainsi, demanda Philippe Talbot, presque avec hésitation, vous m'estimez encore?...

—En pouvez-vous douter?

—Vous ne regrettez pas d'être mon témoin?...

—Je considère comme un honneur la marque de confiance que vous m'avez donnée en vous adressant à moi...

—Ah! s'écria le vieillard, vos paroles me font du bien!... elles me soulagent d'un grand poids! j'étais découragé tout à l'heure... sans espoir et sans volonté... maintenant la confiance et l'énergie me reviennent... je veux vivre!... je défendrai ma vie, et je la défendrai bien, je vous jure! Savez-vous si le chevalier de La Morlière est un adversaire redoutable?...

—Je l'ignore... répondit Lascars avec un merveilleux aplomb de mensonge...

Et il ajouta :

—Selon toute apparence il possède la fougue